



Le Diable et la Lune

Chantal Lambert



À tous ceux qui aiment se plonger dans le labyrinthe de la folie, à ma famille, mes amis qui ont participé à la lecture de mes ébauches littéraires, à ma fille qui se destine aux métiers du livre.

« Le malheur ne distingue pas et, dans sa
course errante, il se pose aujourd'hui sur
l'un et demain sur l'autre »

Eschyle

Cette histoire est pure fiction et tous les personnages sont inventés, si certains noms ou adresses existent, ce ne serait que pure coïncidence.

Prologue

Le 15 juin 1978

Je ne dois pas pleurer, je ne suis plus un bébé, maman me l'a dit, j'ai mal, mais je ne pleurerai pas, je ne suis pas un bébé, j'ai six ans, pas un bébé !

– Sors de derrière cette chaise moustique, ou je vais me fâcher, tu sais que je peux me fâcher très fort, viens me voir : tu sais que tu dois le faire, c'est Dieu qui veut tout ça, même moi je n'y peux rien, il m'ordonne tout tu sais ! sors de là moustique ! répète, après moi : tout faire, tout souffrir par amour, le ciel en est le prix ! Répète je te dis !

– Plus fort moustique, mets-toi à genoux et prie.

– Tout faire, tout souffrir par amour, le ciel en est le prix !

C'est bien moustique ! Tu dois venir maintenant, enlever ta petite culotte, tu sais bien le faire.

– Non ! pitié ! Pas ça ! Je ne t'entends pas, tu n'es pas en train de te plaindre j'espère, veux-tu que Dieu te punisse moustique, sa colère est terrible, comme si tu ne le savais pas, ta mère te le dit tous les jours, tu

es moche, tu désobéis et tu vas être puni par Dieu, viens ou je t'attrape par les pieds !

– Non ! pas ça, je ne dois pas pleurer, pas penser, penser à autre chose, *la plage, le vent, oublier...* Il faut que ça s'arrête, cette chose chaude et mouillée, qui entre en moi, j'ai mal, mais je ne crierai pas, combien de temps s'est-il passé ? Une minute, une heure ? Cette chose dans ma gorge, je vais vomir ! la plage, le vent, maman que j'aime tant pourquoi le laisses-tu faire ça ? Maman ! Ses doigts qui entrent partout, j'ai mal, combien de temps ?

Le temps n'existe plus, tout semble s'arrêter en même temps que la petite flamme qui brûle dans son cœur, *il lui semble que la petite lueur de vie disparaît* chaque jour laissant place à un immense vide, ses yeux regardent le plafond et ses petites mains se crispent sur les draps jaunis par le temps et la crasse. Si seulement on pouvait voler comme un oiseau, disparaître, entrer dans un autre monde. Souvent, l'enfant regarde les étoiles briller et cela l'entraîne vers un rêve, toujours le même !

– C'est bien moustique ! va t'en maintenant et tu sais que si tu parles de ça à qui que ce soit tu vas mourir ! Être tuée par Dieu dans des souffrances atroces, tu as bien compris ?

– Oui.

– Bien compris ?

– Oui.

– Tu dis quoi ?

– Tout faire, tout souffrir par amour, le ciel en est le prix ! Tout faire, tout souffrir par amour, le ciel en est le prix !

– Plus fort ! C'est ça, va-t'en ! En courant et n'oublie pas ce que je t'ai dit ! À personne !

La route est mouillée à cause d'une pluie fine qui tombe depuis le matin et les arbres sont dégoulinant, Moustique marche vite sur cette route de campagne, les larmes lui brouillent les yeux et la douleur au creux de son ventre lui brûle les chairs. Combien de temps faudra-t-il supporter ça ? Si papa avait été là il l'aurait défendu, mais pourquoi, Dieu lui avait pris son papa ? Maman disait qu'il était trop triste *pour vivre*. Sa sœur l'avait vu elle, au fond du garage, la corde lui avait brûlé le cou, avait-elle dit. Elle était arrivée ce matin-là en hurlant dans la cuisine : « Papa a le cou en feu ! il a tiré sa langue maman vite au secours ! » Moustique se souvient de tout, le regard de sa mère, froid et sans lueur, pendant que sa sœur *criait toujours*. *Quand Moustique a suivi sa sœur et sa mère, ce jour-là*, ses petits pieds semblaient flotter dans le vent, le temps semblait s'être arrêté, la peur faisait naître au creux de son ventre une légère douleur presque agréable, ses petites mains étaient glacées par le froid et la peur. Le garage était humide et frais, la pénombre le rendait lugubre et c'est là que Moustique l'avait vu, suspendu au-dessus de l'établi, le visage gonflé et bleu, la langue ressortie comme un chien qui vient de courir, ses mains avaient pris une position de rétraction. Moustique se souvenait avoir crié : « Papa descend de là ! » mais sa mère soudain consciente de sa présence lui attrapa les mains et *l'avait jetée dehors, sa sœur criait toujours comme pétrifiée* par la scène, mais sa voix semblait loin, irréaliste. Mais le plus terrible pour Moustique fut la révélation que sa mère lui livra quelques jours après

l'enterrement : il n'ira jamais au paradis, Moustique, Dieu ne veut pas du suicide ! tu entends, tu ne reverras jamais ton père ! Il a péché gravement, tant pis pour lui ! »

La route semblait plus longue que d'habitude, quelque chose coulait entre ses jambes, du rouge !

– Je saigne ! Mon Dieu je vais mourir !

Je ne dois pas pleurer ! maman l'interdit. Quand on est bien élevé, on ne doit jamais se plaindre ! Dieu n'aime pas ça, maman le lui avait dit cent fois. Le visage de son père lui revenait sans cesse en mémoire, et une sensation amère dans la bouche. Je ne le reverrai jamais !

Maintenant, le vent soufflait un peu plus fort et les feuilles tourbillonnaient au loin sur la route. Vite, il faut rentrer, ne rien dire à personne ! Dieu me tuerait !

La maison approchait et le ciel s'était couvert d'un voile gris, pesant comme l'angoisse que Moustique ressentait !

– Maman, elle va me rassurer !

La maison était maintenant devant ses yeux, la porte s'ouvrait avec lenteur, tout semblait au ralenti ce jour-là, un petit rayon de soleil filtrait à travers la fenêtre de la cuisine, sa mère était devant elle.

– Te voilà Moustique, tu as bien prié chez monsieur le curé ? Tu as du sang sur tes vêtements ! Petit monstre !

– J'ai glissé !

– Tu n'es qu'un bon à rien comme ton père ! Va dans ta chambre et prie jusqu'au souper, je veux t'entendre d'ici !

– Je ne m'appelle pas Moustique ! Papa m'appelait par mon prénom lui !

– Tu n'es qu'une pourriture !

Moustique ressentit un énorme coup derrière la tête, de sorte qu'il trébucha, son pied heurta la table et sa cheville se tordit en laissant une brûlure atroce dans toute sa jambe. Un autre coup arriva par le côté droit dans son ventre cette fois, la jambe de sa mère allait et venait dans ses côtes à un rythme régulier.

– Je vais t'apprendre moi à être un bon chrétien ! tu es l'enfant du diable ! la punition extrême pour moi ! Dieu me met à l'épreuve, mais je ne le décevrai pas. Un jour peut-être je te tuerai ! je te déteste ! Va-t'en dans ta chambre.

Moustique monta les marches avec la lenteur d'un blessé de guerre, la douleur devint naturelle, on ne le voyait plus que sur les traits crispés de son visage, la pâleur était apparue autour de son nez de telle sorte que de petites veines bleutées ressortaient de ses joues, quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, témoin d'une réaction végétative de son système nerveux éprouvé. Sa mère avait allumé des dizaines de bougies dans sa chambre pour purifier son âme, la lueur des flammes était presque rassurante.

Ses côtes lui faisaient terriblement mal, mais Moustique ne broncherait pas, il montrerait à sa mère qu'il n'était pas méchant.

Quand sa sœur rentra ce soir-là, elle entra dans sa chambre presque en arrivant.

– Mon Dieu ! Elle t'a encore frappé ! Tu es plein de sang !

– Je l'ai mérité !

- Alors, arrête de le mériter.
- Dit, tu crois vraiment que Dieu peut nous punir très fort ?
- Maman le dit !

Ce soir-là en se couchant Moustique se laissa envahir par une impression étrange, et fit une prière à Dieu :

– Mon Dieu, faites que demain je ne me réveille pas ! Vous pouvez faire cela n'est-ce pas ? Maman, elle dit que vous pouvez tout faire, faites cela pour moi !

1

Le 13 avril 2008

Le vent soufflait très fort ce matin du 13 avril sur les cotes normandes, Valentin Parvy promenait son chien et respirait l'air frais du petit matin. Cette journée serait de toute façon chargée, il le sentait, il avait ce don incroyable de sentir à l'avance quand une journée serait difficile. L'air sentait l'iode sur la plage du Havre, un léger brouillard se faisait sentir sur les épaules de Valentin et ainsi, il laissa échapper un frisson. Inspecteur de police depuis dix ans, il se sentait heureux, son père n'avait pourtant jamais été en accord avec son choix, pourtant, il avait manifestement trouvé sa voie.

– Brady, ne tire pas si fort voyons, tu veux me faire tomber ?

Derrière lui, une jeune femme souriait, Valentin la remarqua, mais il ignora son regard. « De quoi se moque-t-elle ? Ai-je l'air si ridicule ? » Ou bien Brady me fait passer pour un clown !

Valentin avançait plus vite maintenant, et la jeune femme le suivait, elle finit par le rejoindre.

– Il est encore jeune n'est-ce pas ?

– Il a huit mois, et est très énervé ce matin, je ne sais pas pourquoi, Brady est plutôt calme habituellement !

– J'ai le même chien, enfin, plutôt une chienne, elle s'appelle Chora et elle a deux ans, elle est calme maintenant, mais j'ai du patienter deux années.

– Et bien, je vais m'armer de patience, à qui ai-je l'honneur ?

– Oh ! Pardonnez-moi, je m'appelle Océana Carmen, j'habite dans le quartier !

– Inspecteur Parvy, Valentin Parvy, j'habite aussi dans le coin.

– Et bien enchantée, monsieur Parvy et bon courage avec Brady !

– À bientôt alors, peut-être pourrez-vous me donner des leçons de dressage ?

– Peut-être en effet, mais je vous présenterai surtout Chora, à bientôt.

Valentin resta amusé un moment par cette rencontre, la journée s'annonçait décidément très bonne, les vagues commençaient à se faire plus fortes au fur et à mesure que le vent se levait, la Normandie offrait toujours des moments de fraîcheur à cette époque, mais le ciel changeant semblait ronger le bord de mer et donner des reflets sans pareil à ce matin printanier. Il regardait s'éloigner, dans la brume, l'inconnue du petit matin, elle avançait avec grâce et légèreté, ses longs cheveux noirs sur ses épaules. Elle était vraiment très jolie et avait cette démarche élégante qui donne un charme fou. Valentin s'obligea à chasser cette image de sa mémoire pour être

opérationnel. Il n'eut pas trop longtemps à se poser la question, car son boss l'appela sur son portable.

– Ramène-toi Valentin, il y a du boulot, dépêche-toi !

– Bon sang ! de quoi s'agit-il ? D'un rapt d'enfant ? D'un viol ? D'un meurtre ? Tu as l'air si étrange !

Viens vite !

Valentin avait un mauvais pressentiment, il arrivait à son bureau vers 8 heures, on aurait cru que tout le commissariat était en effervescence, le boss allait et venait, en dégustant ce café infect que fabriquait la machine. Il se mit à gesticuler quand il l'aperçut. Il se précipita vers lui, une joue légèrement relevée par le stress, un mouvement nerveux qui trahissait son inquiétude. Il ouvrit la bouche lentement et dit :

– Valentin ! Te voilà, regarde ça !

Il lui tendit un document qui avait été observé, étudié à la recherche d'indices. Ce document était tapé sur ordinateur, imprimé et disait :

« Puis je vis une bête qui sortait de la mer. Elle avait dix cornes et sept têtes, elle portait une couronne sur chacune de ses cornes, et un nom insultant pour Dieu était inscrit sur ses têtes. La bête que je vis ressemblait à un léopard, ses pattes étaient comme les pattes d'un ours et sa gueule comme la gueule d'un lion. Le dragon lui donna sa puissance, son trône et son grand pouvoir. L'une des têtes de la bête semblait avoir été blessée à mort, mais la blessure mortelle avait été guérie. La terre entière fut remplie d'admiration et suivit la bête. »

Et la suite n'est guère réjouissante : « Tu verras, ils vont tous mourir ! La mort est dans ta ville, la bête est de retour ! »

– Allez ! Viens avec moi !

– Bon sang, Pierre, ce n'est pas la première fois que l'on reçoit des lettres d'illuminés ?

– Une femme a téléphoné il y a dix minutes, elle a vu une femme littéralement brûlée dans son appartement, dépêche-toi, on y va !

– Quel rapport avec cette lettre ?

– À côté de cette femme, il y a un message. Isabelle est déjà sur place, elle m'a envoyé le message par texto, voici ce qu'il stipule : « bravo, tu as trouvé inspecteur Valentin, je ne savais pas que tu étais le plus fort ! Puis j'entendis une voix forte qui venait du temple et qui disait aux sept anges : allez verser sur la Terre les sept coupes de la colère de Dieu ! »

– On dirait si mes souvenirs d'enfance sont corrects, des phrases de l'Apocalypse !

– Tout juste.

– Et cette espèce de dingue me connaît ?

– Cela m'en a tout l'air.

– Je ne comprends rien, qui est cette femme ?

– Je ne sais pas encore, nous allons bientôt arriver.

Pierre avait roulé tellement vite dans les rues du Havre que Valentin ne s'était pas rendu compte de la vitesse à laquelle il était arrivé sur place, boulevard de Strasbourg.

Un appartement au 4^e étage sans ascenseur, la voisine était en larmes devant sa porte et semblait sous le choc.

En effet, cette odeur était encore présente et donnait envie de vomir, une impression étrange régnait dans la pièce, la peur mêlée à l'effroi, Valentin ne se sentait pas très bien, mais il ne devait pas le faire voir. Le mot jonchait à même le sol, il y avait une croix marquée sur la moquette avec vraisemblablement le sang de la femme, enfin ce qu'il en restait. En dessous de la croix, toujours écrit avec son sang, on pouvait lire : « le serviteur du diable ».

On avait vraiment affaire à un fou, la femme était brûlée des quatre membres, ils étaient séparés du corps et littéralement calcinés. Le visage était intact, le thorax avait été ouvert, son cœur était sorti de sa loge et se trouvait posé sur le sol où un autre message était écrit avec le sang : « Dieu ne me fait plus peur ! Je suis le fils de Satan ».

Sur le plancher, il y avait une empreinte de pied nettement dessinée par des traces de sang.

Ce fou avait dû jouer avec la dépouille de cette pauvre femme, il y avait des traces de brûlures de cigarettes sur son corps et des petites coupures effectuées avec un couteau, l'odeur était insupportable. De l'encens brûlait encore à côté de la dépouille, Valentin crut, tout d'abord qu'il allait vomir puis son regard s'arrêta sur le visage de cette femme qu'il avait pourtant déjà regardée plusieurs fois. On aurait pu croire que le visage de Valentin se transformait, un léger rictus accompagnait la fermeture de sa bouche, et les mots se bousculaient sur sa langue comme des bulles, il finit par dire :

- Pierre je connais cette femme !
- Quoi ? Comment ça ?

– Adeline Saunier, elle était dans ma classe de terminale je m’en souviens, très bien, elle n’a pas changé, je ne l’avais jamais revue depuis, mais je suis certain que c’est elle !

– Bien, l’assassin te connaît, tu connais la victime, ce n’est pas ordinaire !

Les cow-boys de la scientifique étaient déjà installés dans tous les coins, le médecin légiste étudiait déjà la victime, Isabelle fouinait partout et Valentin se sentait de plus en plus mal. Des gouttes de sueur perlaient maintenant sur son front, Pierre le surveillait du coin de l’œil. Il lui dit :

– Veux-tu que nous sortions un moment ? Allons voir la voisine.

– Oui, allons voir la voisine.

Cette femme habitait seule dans un trois-pièces, l’appartement était triste et sombre comme les meubles qui les entouraient, et sans doute comme la vie de cette femme. Elle approchait de la soixantaine, mais elle était très mince et apprêtée. Pierre commença l’interrogatoire.

– Expliquez-nous, madame Dugert, que s’est-il passé ?

– Et bien je suis remontée chez moi comme chaque matin vers 7 h, après être allée sortir Eg, mon chien, et quand je suis passée devant la porte de Melle Saunier, j’ai senti cette drôle d’odeur, et Eg n’arrêtait pas de renifler sous la porte. Melle Saunier travaillait à la boulangerie depuis dix ans au moins, vous savez, celle en dessous, dans la rue, cette grande boulangerie qui fait...

– Madame Dugert, continuez s’il vous plaît !